

Souvanna Khom Kham ou Chiang Saen rive gauche?

Note sur un site archéologique lao récemment “découvert”

Michel Lorrillard

Il n’y a finalement guère plus d’une centaine d’années qu’une partie importante du cours moyen du Mékong est devenue une ligne “naturelle” de séparation entre des populations. La France, soucieuse de régler au plus vite le problème des limites occidentales de son domaine indochinois, inventa cette théorie commode, que contredisait pourtant des réalités ethniques, politiques et culturelles locales. Le temps a ensuite joué. En dépit de quelques soubresauts de l’histoire, le tracé arbitraire qui avait été imposé par la puissance coloniale devint progressivement une donnée acceptée et définitive. Les deux états-nations que sont aujourd’hui la Thaïlande et le Laos ne remettent plus en cause la délimitation de leurs frontières communes. La première bénéficie de larges territoires sur la rive droite du grand fleuve. Elle en reconnaît quelques autres au second¹, dont la souveraineté s’étend également sur toute la rive gauche, jusqu’à ses frontières avec la Chine (au Nord) et le Cambodge (au Sud).

Le Mékong apparaît donc à l’époque contemporaine comme une barrière, comme une ligne de rupture entre des mondes différents. Cette idée est si forte qu’elle affecte même la recherche historique. Il est aujourd’hui extrêmement difficile de trouver des études dégagées de toute contingence politique sur le passé des populations qui habitent encore les deux rives. Celles-ci sont en général considérées d’une façon isolée, sans que des rapports entre elles soient forcément établis, voire pensés. Il est vrai que

l'histoire récente, celle des trente dernières années notamment, n'a pas toujours facilité les rapprochements entre la Thaïlande et le Laos. La tendance est cependant maintenant à la coopération, et les études comparatives relatives aux patrimoines historiques des deux pays commencent déjà à en bénéficier².

Il y a pourtant lieu de croire que dans les consciences anciennes (antérieurement au XX^e siècle), le Mékong ne fut jamais perçu comme une frontière, dans le sens où il aurait pu matérialiser d'une façon physique, de part et d'autre de son cours, la limite extrême (et donc démographiquement défavorisée) de zones d'influence opposées. Comme tous les cours d'eau de la région, il fut bien au contraire un espace privilégié à partir duquel s'exerçaient des mouvements d'interaction. Il fut un lieu de vie où se concentrèrent des populations, installées sur les deux berges et pratiquant entre elles des échanges avec la plus grande facilité. Trait d'union entre les territoires qui bordaient ses deux rives, le Mékong – dans le sens de son axe (amont/aval) – fut pourtant marqué par des points de repère qui représentaient les limites “septentrionales” et “méridionales” de domaines politiques et culturels distincts. Le Lān Nā toucha à partir du XIV^e siècle (et ce jusqu'à la fin du XVII^e siècle) au grand Lān Xāng dont le noyau le plus ancien était constitué par le territoire de Luang Prabang. Or, au sujet de leurs frontières communes, les chroniques des deux anciens royaumes sont ici bien claires.

Les textes du Lān Xāng établissent à plusieurs reprises la limite Sud du domaine lao à Lī Phī – c'est-à-dire aux chutes de Khone, au pied desquelles se trouve aujourd'hui encore la frontière avec le Cambodge – et la limite Nord à Phā Dai, endroit dont on oublie trop souvent qu'il constitue toujours le point de départ de la frontière terrestre septentrionale, sur la rive droite du Mékong, entre la Thaïlande et le Laos. Phā Dai est le prolongement ultime d'une longue arête montagneuse venant du Sud (le Sāy Phū Phā Mon). À son contact, le Mékong (qui arrive en gros du Nord-Ouest) opère un coude brutal afin de contourner l'obstacle. Il coule ensuite le long de l'arête montagneuse, puis rétablit son cours en direction de l'Est, jusqu'à Luang Prabang.

Dans les chroniques du Lān Nā, les frontières ne sont jamais fixées d'une manière précise, le royaume étant constitué d'un ensemble de grands *muang* qui regagnent à l'occasion une certaine indépendance. Il apparaît cependant clairement que, du côté du Mékong, le *muang* placé le plus en aval est celui de Chiang Khong. Son territoire est limité à l'Est par l'arête montagneuse qui se termine à Phā Dai et, à l'Ouest (en amont), par le domaine de la cité de Chiang Saen. Cette dernière est à partir du XIV^e siècle, et ce jusqu'à l'intervention birmane dans la seconde moitié du XVI^e, l'une des principales places fortes du Lān Nā. Elle est occupée aux alentours de 1550 par les Lao de Luang Prabang, en raison de l'accession momentanée de Setthāthirāt – prince du Lān Xāng – au trône de Chiang Mai³. Il est difficile, au regard des chroniques du Lān Nā et du Lān Xāng, de savoir exactement

durant combien de temps les Lao ont pu prétendre avoir des droits sur le domaine de Chiang Saen. Si l'on adopte cependant la chronologie la plus large, on peut conclure que leur présence dans le *muang* n'excéda pas une période de douze années et se situa entre 1546 et 1558. Il apparaît même qu'ils auraient dû combattre pour le regagner et que Setthāthirāt s'y installa durant plusieurs mois, voire quelques années⁴. C'est l'intervention birmane au Lān Nā qui fut apparemment la cause du retrait lao.

Après ce long prologue – nécessaire pour la suite –, on peut maintenant passer au sujet principal qui a motivé cette note. Depuis quelque six années environ, le ministère lao de l'Information et de la culture a enregistré l'existence d'un site archéologique “découvert” dans le district de Ban Ton Pheung, à une cinquantaine de kilomètres environ de Ban Houay Say (province de Bo Kèò), soit dans l'extrême Nord-Ouest du Laos. Ce site présente sur un large espace les ruines imposantes de plusieurs *stūpa*; il révèle par ailleurs la présence de puits, de bouddhas de pierre (dont un monumental assez bien préservé), ainsi que de *vihāra* à peine visibles sous la végétation⁵. Précision utile: la quarantaine de constructions qui ont ainsi été répertoriées sont toutes dispersées sur une bande riveraine du Mékong (qui forme à cet endroit une grande boucle) de plus de dix kilomètres – et elles font face au district thaïlandais de ... Chiang Saen.

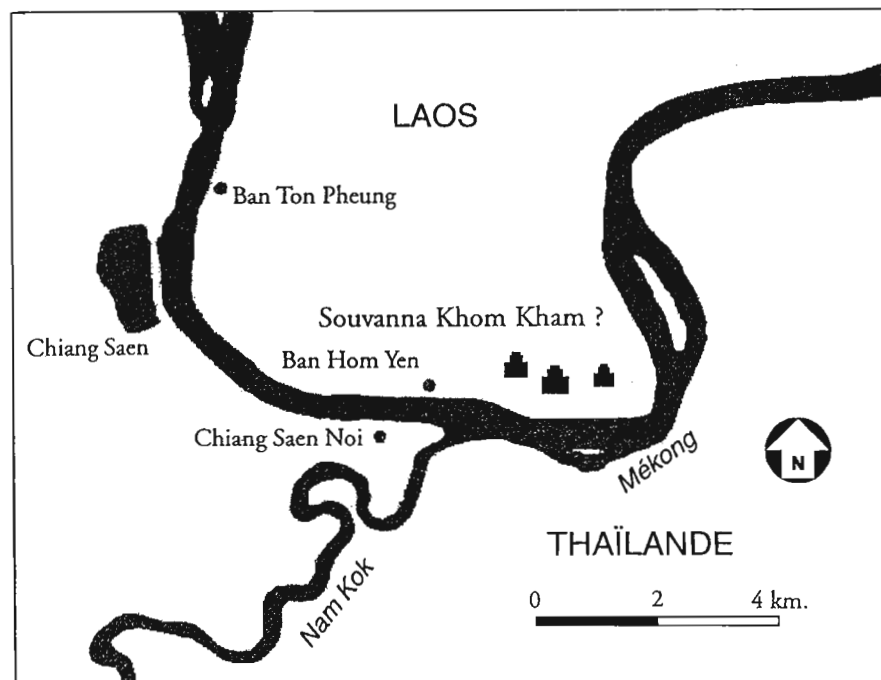
Les autorités culturelles lao ont donné au site le nom de Souvanna Khom Kham, reconnaissant ainsi dans ces ruines les vestiges d'une cité que la légende a rendue célèbre⁶. La *Chronique de Souvanna Khom Kham* fait partie d'un ensemble de textes originaires du Lān Nā, généralement distingués de ceux que l'on considère comme historiques (la *Chronique de Chiang Mai*, par exemple), mais dont on suppose pourtant qu'ils pourraient conserver la mémoire de faits très anciens, voire antérieurs à la période *tai*. Ces textes ont donné lieu à peu d'études, en raison sans doute des embarras qu'ils provoquent. Leur analyse sérieuse ne pourra d'ailleurs se faire qu'avec une très bonne connaissance préalable du patrimoine littéraire (laïc et religieux) de la région. S'ils ont sans doute peu à nous apprendre d'un point de vue historique, ils recèlent cependant des informations précieuses pour une meilleure compréhension des traditions historiographiques et hagiographiques du domaine *tai*.

Selon la *Chronique de Souvanna Khom Kham*⁷, la cité aurait été fondée sur un banc de sable (ou un îlot)⁸ de la Khalanadī (nom “pâlisé” du Mékong), juste après sa confluence avec un cours d'eau moyen, la Kukanadī (nom “pâlisé” de la Nam Kok), situé du côté Ouest. Si cette localisation fut sans doute considérée comme très précise à l'époque de la rédaction, elle pose aujourd'hui quelques problèmes et autorise des interprétations diverses. Il apparaît en tout cas certain que la cité était riveraine du Mékong⁹ et qu'elle était située en aval du confluent avec la Nam Kok. Positionnée à l'Est par rapport à ce dernier, il est plus difficile de savoir exactement quelle rive elle

occupait. Il nous semble que si le rédacteur avait eu en tête une localisation sur la rive droite, c'est-à-dire du même côté que la Nam Kok, la mention explicite de l'aval – qui se confond bien souvent avec la direction sud (*thit tai*) – aurait été plus logique. Il paraît plutôt que l'on se trouve ici dans un axe différent, et qu'en positionnant la Nam Kok à l'Ouest, l'auteur situe d'emblée Souvanna Khom Kham à l'opposé, c'est-à-dire sur l'autre rive. En fait, c'était probablement la partie la plus importante de la ville – en quelque sorte son centre – qui se trouvait du côté actuellement laotien. Dans le passage relatif à la destruction de Souvanna Khom Kham, une distinction très nette est faite entre la rive orientale du fleuve, qui subit tous les dommages car c'est là que réside le souverain, et la rive occidentale où il ne se passe rien. Il est important de remarquer ici que les ruines les plus importantes retrouvées en territoire laotien se situent un tout petit peu en aval du confluent de la Nam Kok et du Mékong. Juste en amont de celui-ci, sur le territoire thaïlandais, se trouvent par ailleurs les vestiges des quelques monuments de Chiang Saen Noi. Il y a donc dans l'identification laotienne de la cité de Souvanna Khom Kham une certaine cohérence géographique et archéologique, à défaut d'en trouver une qui soit véritablement historique¹⁰.

À l'instar de certaines statues précieuses du Bouddha pour lesquelles on invente un passé glorieux afin de mieux légitimer leur caractère sacré, la *Chronique de Souvanna Khom Kham* est probablement l'histoire *a posteriori* d'une cité dont les ruines stimulèrent l'imagination. Toute l'importance du texte réside en fait dans sa conclusion. Celle-ci se focalise sur la destruction de Souvanna Khom Kham et sur son abandon par ses habitants. Les annalistes, qui font tous leurs efforts pour situer l'endroit, eurent sans doute connaissance de vestiges auxquels il convenait de donner une explication. La mémoire véritable ayant cependant été perdue (ou occultée), l'histoire de la ville fut transposée dans le mythe en fonction d'un processus classique. L'élément fondamental que fournit la chronique – le seul peut-être qui soit réel et qu'il faille retenir – est l'implication du Mékong dans l'œuvre de destruction. Il est en effet mentionné que c'est le fleuve qui creusa les berges et causa leur effondrement dans les flots. Le phénomène est naturel et généralement lent. Chez les annalistes, il prit cependant une autre dimension, devint un événement brutal et surnaturel. C'est là le fondement de la tradition légendaire de Souvanna Khom Kham. On voit alors dans le changement (progressif) du cours du fleuve la manifestation de la colère d'un puissant *nāga*. C'est un souverain *khom*¹¹, "antireligieux et sot", qui provoqua cette colère par des actes contraires aux dix préceptes royaux¹².

La chronique précise que c'est la partie orientale de Souvanna Khom Kham qui s'effondra. Cet élément du récit s'accorde avec les observations que l'on peut faire en territoire laotien. Les monuments retrouvés, en effet, se situent tous sur une étroite bande riveraine du Mékong, comme s'il



s'agissait d'un ultime espace encore épargné par l'érosion. Il est manifeste que le fleuve se livre sur la rive gauche à un patient travail de sappe¹³, tendant ainsi à réduire sa courbe qui est contraire à la direction générale de son cours. La rive droite, au contraire, bénéficie de sédiments. C'est en particulier le cas au confluent avec la Nam Kok, qui s'est peut-être déplacé, recouvrant ainsi des traces anciennes de peuplement.

Juste en amont du confluent, en territoire thaïlandais, se trouve la bourgade de Chiang Saen Noi. Le caractère historique de l'endroit est attesté par un petit nombre de monuments, que l'on confond généralement avec ceux de la ville de Chiang Saen, située en amont, à quelque cinq kilomètres à peine. Chiang Saen Noi est identifiée à Wiang Preuksa, cité légendaire dont la fondation est relatée dans la dernière partie de la *Chronique de Singhanavati*¹⁴. On considérera cependant cette identification avec une certaine prudence, car le texte est très lacunaire sur la localisation¹⁵. Si l'on compare la position générale des monuments de Chiang Saen Noi avec celle des principaux monuments qui ont été retrouvés en territoire laotien, on ne peut être que frappé par leur très grande proximité. À l'évidence, ils appartenaient à un même espace de vie, celui d'un vaste *muang* qui aurait



1 – Pha Ong Luang,
statue monumentale
du Bouddha
située entre
Ban Don That
et Ban Hom
(hauteur: plus de 7 mètres)

été habité sur ses deux rives. Sans doute peuplé très tôt en raison des avantages qu'offrait le confluent, l'endroit aurait cependant pu perdre de son importance suite aux phénomènes naturels précédemment évoqués. On peut alors imaginer un repli des populations (ce qu'exprime à travers le mythe la *Chronique de Souvanna Khom Kham*) vers une zone plus protégée. C'est sur cette base qu'il faut peut-être considérer la naissance de Chiang Saen, ainsi que son développement en une période vraiment historique.

En raison du caractère récent de leur "découverte", les monuments du district laotien de Ban Ton Pheung n'ont pas encore fait l'objet d'études architecturales poussées. Celles-ci ne pourront d'ailleurs être entreprises qu'après un important travail de dégagement. Il apparaît tout de même, après



2 – Pha That
Cai Muang,
temple de plan carré
situé entre Ban Don
That et Ban Hom

un examen stylistique sommaire des ruines visibles, que ces monuments relèvent sans conteste de la culture de Chiang Saen. Si l'on se base sur l'état actuel des constructions les plus importantes, on peut également conclure, sans grand risque d'erreur, qu'ils datent de la période la plus faste du royaume de Lān Nā, c'est-à-dire du XV^e et du XVI^e siècles¹⁶. On se situe donc là dans une période relativement récente, bien loin en tout cas des faits mythiques évoqués dans la *Chronique de Souvanna Khom Kham*. Il reste à résoudre la question fondamentale des rapports historiques entre la cité de Chiang Saen, telle qu'elle fut délimitée à l'intérieur de ses murs et d'autres zones de concentration de population, toutes proches, dont une partie importante était située sur la rive gauche du Mékong.

Les données littéraires recoupées avec des données géographiques semblent donc montrer qu'une zone de peuplement plus ancienne se trouvait dans les environs immédiats du confluent de la Nam Kok et du Mékong, et qu'un repli postérieur dans une zone moins exposée donna lieu à la fondation de Chiang Saen. Les données archéologiques tendent cependant pour l'instant à contrarier ce schéma. Elles montrent en effet un synchronisme entre le développement de Chiang Saen et celui de l'autre zone de peuplement, faisant en quelque sorte de cette dernière le faubourg immédiat de la prestigieuse cité. La recherche historique se heurte donc pour l'instant à un mur. Il est indispensable que les investigations archéologiques se poursuivent. Il faut souhaiter, en particulier, que les importants vestiges retrouvés récemment sur la rive laotienne du Mékong fassent l'objet d'une véritable attention et suscitent les études spécialisées qu'elles méritent. D'une façon générale, c'est également le regard historique que l'on pose sur le grand fleuve qui doit évoluer.

Notes

1. Les actuelles provinces de Sayaboury et de Champassak.
2. Pour exemple, le récent séminaire (28-29 mars 2000) qui a réuni à l'université de Chiang Mai des chercheurs thaïlandais et laotiens sur le thème des relations entre le Lān Nā et le Lān Xāng (en particulier sur le plan artistique).
3. Setthāthirāt ne régna d'une façon effective à Chiang Mai que quelques mois, entre 1546 et 1547. Il semble qu'il ait tenté en vain d'y revenir vers 1550.
4. La stèle de Chiang Sa, dans les environs de Chiang Khong, pourrait laisser penser que Setthāthirāt, qui régnait à la fois sur le Lān Nā et le Lān Xāng, était présent dans la région en 1553. Des inscriptions trouvées à proximité de Vientiane citent cependant explicitement le souverain, à l'occasion de donations aux temples, à partir de 1551. Il est donc possible qu'il ait quitté la partie septentrionale de ses territoires assez tôt. Des études futures montreront sans doute que des rapports intenses (notamment sur les plans religieux et artistique) existaient au milieu du XVI^e siècle entre le Lān Nā et le Lān Xāng.
5. Ces monuments ont depuis longtemps suscité la convoitise des pillards. La plupart d'entre eux ont été creusés et fortement endommagés. Il est à noter que les monuments les plus importants (grand bouddha, *stūpa* monumentaux) occupent la partie du site qui se trouve la plus en amont (à proximité de Ban Hom Yen).

6. Il n'existe au sujet de ce site qu'une seule publication (Houmphann Rattanavong, *Souvanna Khom Kham, buranasathan heng sat lao*, ministère de l'Information et de la culture, Vientiane, 1999). On trouvera dans ce petit fascicule une interprétation toute laotienne (fournissant une argumentation à l'identification) de la *Chronique de Souvanna Khom Kham*.

7. Sont utilisés ici une version manuscrite en caractères tham Lān Nā (microfilm n° 78.012.05.002.002 du Social Research Institute de l'université de Chiang Mai), une version thaïlandaise modernisée (in *Prachum phonsawadan phak thi 72*), la traduction française de C. Notton (*Annales du Siam*, Première partie, Paris 1926, pp. 81-135) faite manifestement à partir du manuscrit cité ci-dessus (le seul existant ?), un résumé lao (in H. Rattanavong, *op. cit.*), ainsi que la version très libre du *Phongsawadan Yonok*.

8. Le manuscrit – qu'il faut ici considérer en premier lieu – indique (p. 37) très nettement “koḥ tan jāy hēn mē nām khalanadi” (île/île/sable/de/rivière/khalanadi). La version thaïlandaise modernisée du *Prachum Phongsawadan phak thi 72*, reprise par tous les historiens thaïs, donne “koḥ neun drāj jāy mēl nām2 khalanadi” (île/protubérante/sable/rive/rivière/khalanadi). Le résumé lao, qui modifie le texte et sa syntaxe, évoque une île nommée “Koḥ Kheun”, tout près (“sāy suay”) du confluent de la Nam Kok. La version anglaise de ce résumé force cependant le sens de l'expression purement luang-prabanaise “sāy suay” en traduisant “left side”. Au fil des versions, il y a eu manifestement confusion entre “jāy” (sable), “jāy” (rive) et “jāy₂” (gauche). Il convient par ailleurs de ne pas prendre à la lettre la référence qui est faite à une île. Les termes “koḥ” et “tan” peuvent désigner également une bande de terre qui, au moment de la crue, est séparée de la berge par les eaux. La fondation d'un grand *muang* sur une île du Mékong n'est d'ailleurs pas crédible.

9. Dans une publication thaïlandaise (*Anuson kan somphot muang Chiang Rai 725 Pi*, p. 54), on a voulu identifier Souvanna Khom Kham avec le canton de Tha Khau Phleuak (district de Mae Chan), riverain de la Nam Kok, mais à une vingtaine de kilomètres environ du confluent. C'est la *Chronique de Singhanavati* (qui fait en quelque sorte suite à celle de Souvanna Khom Kham) qui a été prise ici comme texte de référence. Les arguments apparaissent cependant faibles et procèdent manifestement d'une interprétation abusive du texte.

10. Chit Phumisak (*Kho thet ching wa duay jon jati khom*) situe Souvanna Khom Kham un peu plus en aval (mais toujours dans la boucle du Mékong) sur l'île Don Mun, en face du village thaïlandais de Ban Suan Dok. Il est suivi en cela par d'autres historiens thaïs (S. Ongsakul, K. Unchaichin) qui reconnaissent donc la localisation de la cité en territoire laotien. Don Mun semble être cette île qui apparaît sur les cartes laotiennes sous le nom de Don Mano. Chit Phumisak s'appuie cependant sur la *Chronique de Singhanavati* et opère des recoupements qui nécessitent sans doute une certaine prudence. Ses arguments n'apparaissent pas décisifs. À la hauteur de Don Mano/Don Mun, sur la rive laotienne, on notera pourtant que des petits *stūpa* ont été retrouvés. Ils sont placés à l'extrémité occidentale du site de Souvanna Khom Kham.

11. Les fondateurs et habitants de Souvanna Khom Kham sont présentés comme des *Khom*, que l'on identifie généralement aux Khmers. L'appellation désigne peut-être tout simplement des peuples qui ne sont pas *tai*. La question de l'identité ethnique n'est de toute façon pas celle qui doit nous arrêter en premier lieu. Elle est une composante de l'histoire – qui est mythique – et peut donc avoir été imaginée *a posteriori*.

12. L'influence de la tradition bouddhique, que l'on retrouve tout au long de la chronique, est un élément suffisant pour relativiser l'ancienneté du texte et donc la portée de son historicité.